

L'Histoire comme système

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

La Déshumanisation de l'art
Le Mythe de l'homme derrière la technique

JOSÉ ORTEGA Y GASSET

L'Histoire comme système

Traduit de l'espagnol par

ANNE BARDET



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2016

TITRE ORIGINAL
Historia como sistema

Le présent texte a paru pour la première fois dans sa version intégrale espagnole en 1941, aux éditions de la Revista de Occidente à Madrid, ensuite reprise dans le tome VI des *Obras Completas*, Madrid, Taurus, 2004-2010.

© *La rebelión de las masas* (1930). Herederos de José Ortega y Gasset.

© Éditions Allia, Paris, 2016.

CHAPITRE I

LA VIE humaine est une étrange réalité, à propos de laquelle la première chose à dire est qu'elle est la réalité radicale, dans la mesure où c'est d'elle que l'on doit déduire toutes les autres, puisque ces autres réalités, effectives ou présumées, doivent d'une manière ou d'une autre apparaître en elle.

La caractéristique à la fois la plus banale et la plus importante de la vie humaine est que l'homme n'a pas d'autre solution que d'être occupé à faire quelque chose pour se soutenir dans l'existence. La vie nous est donnée, étant établi que nous ne nous la donnons pas à nous-mêmes, mais que nous nous trouvons en elle immédiatement, sans savoir comment. Cependant, cette vie qui nous est donnée ne nous est pas faite ; c'est justement à nous qu'il revient de la faire nôtre, chacun la sienne. La vie est "à faire". Et le plus grave de ces "à faire" en lesquels la vie consiste n'est pas qu'il soit nécessaire de les faire, mais d'une certaine manière le contraire – je veux dire que nous nous trouvons toujours contraints de faire quelque chose, mais jamais strictement contraints de faire quelque chose de

déterminé, que tel “à faire” ou tel autre ne nous est jamais imposé comme est imposée à l'astre sa trajectoire, ou à la pierre sa chute. Avant de faire quelque chose, chaque homme doit, pour son compte et malgré les risques encourus, décider de ce qu'il va faire. Mais cette décision est impossible si l'homme ne possède pas certaines convictions sur ce que sont les choses qui l'entourent, les autres hommes, lui-même. Ce n'est qu'en vue de ces convictions qu'il peut préférer une action à une autre, qu'il peut, en somme, vivre.

À partir de là, l'homme doit toujours *se trouver* dans une croyance; la structure de sa vie dépend en premier lieu des croyances dans lesquelles il *se trouve*, et les changements les plus décisifs de l'humanité sont les changements de croyances, leur intensification ou leur affaiblissement. Le diagnostic d'une existence humaine – d'un homme, d'un peuple, d'une époque – doit commencer par la prise en considération du répertoire de ses convictions. Ce sont elles qui constituent le sol de notre vie. C'est pour cette raison que l'on dit que c'est en elles que l'homme se trouve. Les croyances déterminent véritablement l'état de l'homme. Je les ai appelées “répertoire” pour indiquer que la pluralité de croyances en laquelle un

homme, un peuple ou une époque se trouve, ne possède aucune articulation pleinement logique, c'est-à-dire qu'elle ne forme pas un système d'idées comme l'est, ou aspire à l'être, une philosophie par exemple. Les croyances qui coexistent au sein d'une vie humaine, qui la soutiennent, lui donnent son impulsion et la dirigent, sont à la fois incongrues et contradictoires, ou du moins sans connexion. Notez que toutes ces qualifications affectent les croyances dans ce qu'elles ont d'idées. Mais c'est une erreur de définir la croyance comme idée. L'idée épuise son rôle et sa consistance dans le fait d'être pensée, et un homme peut penser quand il en a envie, et il peut même penser de nombreuses choses contre sa volonté. Dans l'esprit, des pensées surgissent spontanément, indépendamment de notre volonté ou de notre délibération, et sans produire le moindre effet sur notre comportement. La croyance n'est pas l'idée qui se pense sans plus, mais encore celle à laquelle on croit. Et le croire n'est pas une opération de notre mécanisme "intellectuel", mais une fonction du vivant en tant que tel, la fonction d'orienter notre conduite, notre "à faire".

Une fois fait cet avertissement, je peux retirer l'expression utilisée précédemment

et dire que les croyances, simple répertoire incongru quand elles ne sont que des idées, forment toujours un système quand elles sont des croyances effectives, ou, ce qui revient au même, qu'inarticulées du point de vue logique ou proprement intellectuel, elles ont toujours une articulation vitale, elles *fonctionnent* comme croyances en s'appuyant les unes sur les autres, en s'intégrant, en se combinant les unes avec les autres ; en somme, qu'elles se donnent toujours comme les membres d'un organisme, d'une structure. Cela implique, entre autres choses, qu'elles possèdent toujours une certaine architecture et qu'elles agissent selon une certaine hiérarchie. Il y a, en toute vie humaine, des croyances de base, fondamentales, radicales, et d'autres, dérivées de celles-ci, soutenues par elles, secondaires. Cette indication ne peut être plus banale, mais ce n'est pas ma faute si, malgré sa banalité, elle est de la plus haute importance.

Donc si les croyances dans lesquelles nous vivons manquaient de structure, étant, comme elles le sont en chaque vie, innombrables, elles constitueraient comme un fourmillement indocile à tout ordre et, par là même, inintelligible. Autrement dit, la connaissance de la vie humaine serait impossible. Le fait,

au contraire, qu'elles apparaissent de manière structurée et selon une hiérarchie, permet de découvrir leur ordre secret et par conséquent de comprendre sa propre vie et celle d'autrui, celle d'aujourd'hui et celle d'autrefois. Ainsi, nous pouvons dire désormais : le diagnostic d'une existence humaine – d'un homme, d'un peuple, d'une époque – doit commencer par la prise en considération du système de ses convictions, et pour cela, il faut déterminer avant tout sa croyance fondamentale, décisive, celle qui porte et vivifie toutes les autres. Mais attention : pour déterminer l'état des croyances à un moment donné, il n'y a pas d'autre méthode que celle de comparer ce moment à un ou d'autres moments. Plus élevé sera le nombre de termes de comparaison, plus précis sera le résultat – autre considération banale, dont les conséquences de haute importance émergeront subitement à la fin de cette méditation.